



« J'ai été formée au design. Je le pratique. Il constitue certes une passerelle vers l'art ou la mode. Mais j'aime concevoir des objets et tout ce que je fais appartient à la sphère du design. Pourquoi rangerai-je ma pratique dans la case art ? »

Date : MARS/AVRIL 16
Page de l'article : p.82-86
Journaliste : Bethan Laura Wood

« J'ai été **formée** au **design**.

Je le pratique. Il constitue

certes une **passerelle**

vers **l'art** ou **la mode**.

Mais **j'aime** concevoir

des objets et tout ce

que **je fais** appartient à **la**

sphère du **design**.

Pourquoi rangerai-je ma

pratique dans **la case art** ? »

Bethan Laura Wood



Dans le studio d'East London où elle travaille, tout transpire la créativité. Bariolée de couleurs, pas du tout diva bien que très en vue, Bethan Laura Wood est aussi une technicienne. Pour certains projets, elle dirige un véritable atelier de fabrication réparti dans deux lieux.

© ANDREW MEREDITH / IDEAT



La designer anglaise Bethan Laura Wood incarne, avec l'éclat de la trentaine, la magnifique tradition des *British eccentrics*. Au point d'échapper au monde du *design art* qui lui tend les bras. Après Design Miami/Basel, Milan, Venise ou Mexico, l'ancienne étudiante du Royal College of Art, devenue la jeune designer du moment, garde la tête froide. Elle nous reçoit dans son atelier londonien où la couleur le dispute à l'étrange.

Reportage Guy-Claude Agboton
Photos Andrew Meredith (Photofoyer)

EN 2009, QUAND VOUS AVEZ DÉCROCHÉ VOTRE DIPLÔME AU ROYAL COLLEGE OF ART (RCA) DE LONDRES, ÉTIEZ-VOUS PLUTÔT ART OU DESIGN ?

Dans ma plateforme, dirigée par Jurgen Bey et Martino Gamper, j'ai étudié le design industriel. Le thème était la ville. Il fallait concevoir des projets pour le quotidien. Nous n'étions pas obnubilés par les grands éditeurs de design, il y en a peu au Royaume-Uni. Lorsque nous pensions production de masse, c'était vraiment pour une implication locale, à l'échelle des gens.

JURGEN BEY ET MARTINO GAMPER, VOS MENTORS, VOUS INCITAIENT-ILS À EXPÉRIMENTER ?

Oui, sans réserve, et je leur en serai éternellement reconnaissante. Martino Gamper m'a aussi



beaucoup soutenue après mon diplôme, notamment auprès de la galerie Nilufar de Milan pour laquelle il travaille. Le RCA n'est pas une école facile, mais une telle expérience ne se refuse pas. Au départ, le niveau d'expérience est plus ou moins le même pour tous. Cela force à penser à grande échelle. On n'y conçoit pas simplement des tasses à thé. Il s'agit plutôt de prendre conscience des interactions qui régissent des systèmes plus importants. Il faut simultanément penser à des niveaux d'échelle différents. J'ai adoré le RCA, mais y trouver sa voie est un défi.

COMMENT TRAVAILLAIT-ON AU RCA ?

Ron Arad hnisait d'y diriger les études. Dans l'une des plateformes, chacun devait définir l'ordre du jour. Dès la fin de la première année, nous élaborions un projet et le défendions par un manifeste. Les choix individuels primaient. Certains misaient là-dessus, d'autres s'en dispensaient. Entre la première et la deuxième année, il était possible de changer de plateforme. L'ambiance était très stimulante. Au début, j'étais consciente de n'avoir jamais expérimenté de cette façon. C'était difficile, inquiétant, mais excitant. Surtout, cela m'a aidée à préciser la qualité de mon travail.

VOUS CONSIDÉREZ-VOUS COMME ARTISTE OU COMME DESIGNER ?

Question difficile. Je répondrais, encore et toujours, comme designer. Cela tient à mon parcours. J'ai été formée au design. Je le pratique. Il constitue certes une passerelle vers l'art ou la mode. Mais j'aime concevoir des objets et tout ce que je fais appartient à la sphère du design. Pourquoi rangerais-je ma pratique dans la case art ? Lorsque vous vous adressez à quelqu'un d'extérieur à l'univers du design, il est difficile de simplement lui déclarer : « Je suis designer. » Il faut préciser si l'on dessine du mobilier ou de la mode. C'est réducteur selon moi. L'art semble plus libre. Mais dans un esprit militant, je me dirai toujours designer. C'est ce que je ressentais avant même d'être aussi à l'aise avec moi que je le suis aujourd'hui.

LE PLUS FONCTIONNEL DES DESIGNERS NE PRATIQUE-T-IL PAS NÉANMOINS L'ART DE TROUVER DE BELLES SOLUTIONS ?

Oui, mais la confusion vient des créations qui sont à la lisière de l'art et du design, présentées qui plus est dans des galeries ou des foires. On



ne pose pas la question de la frontière entre art et design à qui fait une brosse à dents. Ce qui est important, c'est que le design ne puisse pas jouer dans les deux camps

VOUS INCARNEZ UN DESIGN ULTRACRÉATIF. QUELLE PART ATTRIBUEZ-VOUS À LA FONCTION DE L'OBJET ?

La fonction, raison d'être d'un objet, peut aussi passer par l'exploration d'un matériau. Quand je conçois une table, on doit pouvoir manger dessus, mais la façon dont elle est faite et le matériau qui la constitue ne sont pas secondaires. Ma collection de mobilier « Super Fake », en mélaminé, est une réinterprétation d'un matériau connoté comme ordinaire. Occasion parfaite pour réaliser une précieuse marqueterie à la main. La fonction primordiale, en l'occurrence, c'est de changer la vision qu'on a du mélaminé en lui donnant un nouvel usage.

C'EST D'AUTANT PLUS ARDU QU'ARTISANS, FABRICANTS ET ÉDITEURS TROUVENT LE MÉLAMINÉ PLUTÔT CHEAP...

Je ne suis pas la première à travailler le mélaminé de cette façon. Les Italiens du groupe

« *Mon look ? La question revient toujours. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?* »



Memphis l'ont fait de façon vraiment révolutionnaire dans les années 80. Les maîtres de maison ont alors découvert des cuisines aux couleurs inédites. J'aime associer nouveaux motifs et nouveaux mélanges de couleurs avec des matériaux familiers pour les gens. On ne mésestime que trop leurs usages possibles alors que, techniquement, ces matériaux évoluent. Les usages que revêt un matériau selon les époques... ce thème me passionne.

PLASTIC FANTASTIC! CHEZ SKETCH LONDON, CET HIVER, C'ÉTAIT QUAND MÊME BIEN UNE INSTALLATION ?

Oui, mais la demande était avant tout de faire quelque chose pour Noël. Transformer un espace classé, c'est très intéressant, mais je ne pouvais pas utiliser de papier par exemple, à cause des risques d'incendie. Je n'ai pas renoncé pour autant à rechercher l'impact maximal. Il fallait que tout enchante les joyeux convives pendant deux mois, même à deux heures du matin. J'ai procédé comme si je créais des bijoux mettant en valeur l'architecture.

POURQUOI UN TEL LIEU VEUT-IL ÊTRE VU À TRAVERS VOS GUIRLANDES DE BIJOUX ?

Parce que l'excentricité britannique est appréciée. Ces guirlandes de bijoux, comme vous dites, ponctuent très bien l'architecture un peu élisabéthaine du lieu. Le plastique utilisé sert d'habitude à faire des cloisons industrielles.

DE CECIL BEATON AUX SEX PISTOLS, LES FAMEUX BRITISH ECCENTRICS AIMENT



© TOMMASO RIVA

3

CASSER LES REGLES SANS RENIER LEURS ORIGINES, Y COMPRIS SOCIALES...

La *Britishness*, qui caractérise notre longue histoire, recèle autant de choses merveilleuses que tordues. Mon atelier aussi. C'est drôle que vous parliez de social, à certaines périodes, tout le monde s'en moquait. Il y a aussi eu un moment où le *posh* (le *BCBG*, *NDLR*) était très à la mode. Sur Channel 4 passe une émission sur le style, la classe... qui, aussi étrange que cela puisse paraître, signifie quelque chose pour les gens. En Angleterre, nous sommes assez facilement fiers de notre appartenance de classe. Or, il reste possible d'échapper à tout déterminisme en mélangeant les choses. À Londres, surtout, où de multiples origines et styles de vie cohabitent. C'est ce que j'aime dans cette ville.

POUR L'INSPIRATION, LONDRES AUSSI EST UNE PLATEFORME, COMME LE RCA !

Absolument. Londres diffère totalement de Duston, dans les Midlands, où j'ai grandi. Le coin est très beau, mais britannique à sens unique, avec des jardins, plein de légumes et de la crème pour le thé. C'est pourquoi j'aime que Londres offre un tel mélange de choses à ressentir en arpentant la ville, spécialement dans ses marchés aux puces.

EST-CE RÉDUCTEUR DE VOUS QUALIFIER DE DESIGNER TRÈS VISUELLE ?

Pas du tout. J'ai toujours aimé voir des choses. Je suis même quelqu'un de très visuel à titre personnel. Je regarde plus de films que je n'écoute de musique. C'est visuellement que j'absorbe les choses autour de moi avant d'en intégrer certaines dans mon travail. Je collectionnais déjà des objets avant d'entrer au RCA. Tout cela est donc assez naturel pour moi. Je continue d'apprécier le défi qui consiste à bien assimiler ce qui m'inspire. Je sais mieux aujourd'hui à quoi donner la priorité, à la forme, au matériau ou au client, avant d'apporter ma propre touche.

1/ Wood London Studio, dans d'anciens entrepôts où six designers et un sculpteur partagent savoir-faire, machines... et charges. 2/ Foulard signé Wood, kimono japonais et minichasuble mexicaine : Bethan Laura Wood, 100% *British eccentric*. 3/ Le candélabre *Shrine* (galerie Nilufar, 2012) en bois et laiton. 4/ Le néo-buffet *Particle Construct* (galerie Nilufar, 2012) qui sublime le mélaminé façon arty.



COMMENT VOUS EST VENUE L'IDÉE DE TRAVAILLER AVEC DES ARTISANS ?

Au RCA, nos recherches sur le design dans la ville nous ont rapprochés de l'intérêt pour le local, et donc pour l'artisanat. Avec d'autres étudiants, nous avons eu la chance de partir en résidence à Venise, à la fondation Claudio Buziol, l'homme à l'origine du label Replay. Si je demandais d'où venait tel chandelier, on me présentait un artisan. En sollicitant des artisans locaux, j'ai pu réaliser un projet en dentelle, puis mettre au point des motifs s'inspirant de ceux des sols vénitiens en terrazzo. Les artisans abondaient autant que les sources d'inspiration ! Il y a aussi sur les murs de Venise une sorte de pulvérulence (*corps réduit en poudre*, *NDLR*) qui donne à la couleur une tonalité graduée particulière. Dans les *palazzi*, le vrai marbre se mélange au faux, peint, qui est tout aussi intéressant.

LES ARTISANS VOUS ÉCOUTENT-ILS ?

Certains artisans sont très à l'écoute dès le départ, avec d'autres, cela vient plus progressivement. Il faut savoir expliquer ce que l'on veut. C'est une collaboration à double sens et j'apprécie qu'on me fasse des suggestions. La maîtrise du savoir-faire des artisans impose de ne pas être distant ni autoritaire. Massimo Lunardon, artisan du verre à Venise par exemple, a vraiment l'habitude de travailler avec des designers. Chez Claudio, à Vicence, j'ai d'abord regardé ce qu'il aimait faire de ses mains et avec son cœur. J'en tiens compte pour le travail réalisé ensemble, les luminaires de la collection « Crisscross » par exemple. Ici, avec Alan, un



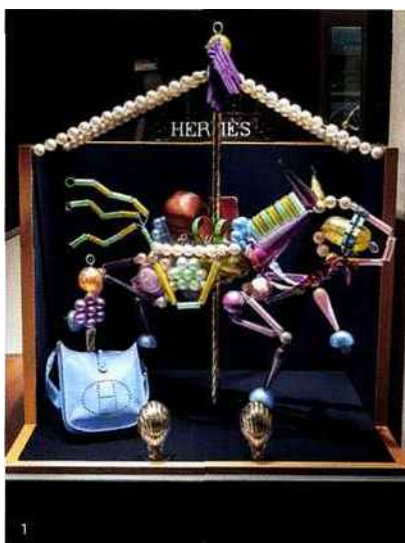
pro du métal, je bénéficie de son savoir-faire. On échange et il me propose des techniques. On veille à ne pas surcharger les objets.

COMMENT SE SONT PASSÉS VOS DÉBUTS À LA PRESTIGIEUSE GALERIE NILUFAR ?

Martino Gamper m'a présentée auprès de la galerie après la résidence de Venise et celle de Vienne. À Milan, nous avons exposé les travaux de Venise, mes grands luminaires notamment, dans un show du RCA. Nina Yashar, la fondatrice de Nilufar, s'est d'abord intéressée à mes bijoux en consultant mon site web. Puis, son intérêt s'est fixé sur ma collection « Particle » et sur la partie consacrée au mobilier en mélaminé. Nina Yashar est une femme exceptionnelle qui sait comme personne créer des conversations entre les objets. J'ai énormément appris d'elle sur le mobilier italien au travers de ses expositions mêlant vintage et créations.

QUE S'EST-IL PASSÉ DEPUIS VOTRE DERNIÈRE RÉSIDENCE AU MEXIQUE, IL Y A TROIS ANS ?

J'ai reçu le prix du « Designer du futur » à Design Miami/Basel, sponsorisé par les hôtels W. J'y avais présenté la collection d'objets « Crisscross » parce que le thème était : « *Qu'arrive-t-il quand le global est local et le local, global ?* » « Crisscross » est le fruit de mon travail avec l'atelier de verre mexicain Nouvel Studio. J'ai aimé l'idée de chercher un artisan local au Mexique où je ne restais que pour une semaine. C'était un vrai défi qui passait forcément par la traduction. Au Mexique, je ne



voulais pas d'inspiration de type Google. Je n'étais jamais partie aussi loin, sauf aux États-Unis en 2007. Je suis donc revenue enrichie. Les formes, les couleurs, l'architecture, les vendeurs dans la rue... Tout m'a étonnée, jusqu'aux sucettes. J'y retournerais volontiers.

EST-CE DE LÀ QU'EST VENUE L'INSPIRATION DU LIT DE JOUR GUADALUPE ?

J'ai eu, par hasard, sur la suggestion d'un chauffeur, l'occasion de visiter la fameuse Notre-Dame de Guadalupe, une église étonnante. C'est un incroyable bunker brutaliste avec des vitraux fous, à en lécher les murs ! Les motifs mis au point pour le tissu du *daybed* de Kvadrat procèdent de cette visite. J'ai collaboré avec la brodeuse Laura Lee, un vrai travail d'amour. Je pense qu'un *daybed* chatoyant est plus propice au rêve qu'un lit tout blanc en cuir.

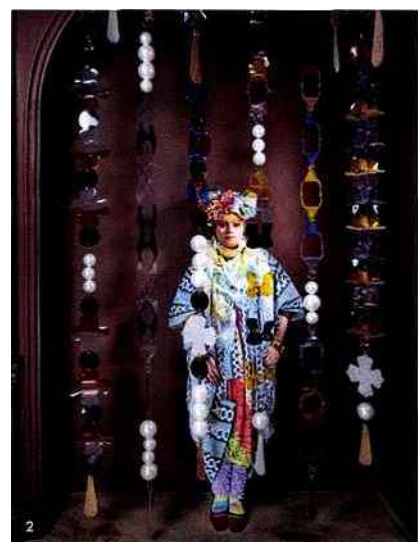
LE MINIMALISME VOUS ÉMEUT-IL ?

Oui. J'ai l'habitude de créer des motifs colorés, mais l'un de mes souvenirs favoris par exemple, c'est quand j'étais à Naoshima au Japon l'année dernière. Déambuler en dehors de la citrouille de Yayoi Kusama, passer un moment dans l'obscurité et découvrir un rectangle gris de fumée. C'était gris et minimal et c'était extraordinaire.

COMMENT S'EST PASSÉ L'ÉTÉ DERNIER VOTRE WORKSHOP EN FRANCE, AU DOMAINE DE BOISBUCHET ?

C'était génial. Sur place, les gens ont été formidables. J'y suis allée avec le designer mexicain Fernando Laposse. Il a été mon assistant et, maintenant, nous collaborons. *Lolly Follies*, notre projet, était une petite folie en sucre pour le jardin. Ce qui n'était pas évident vu la chaleur et l'humidité (*rires*). Nous avons montré aux étudiants la technique pour réaliser ces sortes de vitraux en sucre pour qu'ils composent leurs motifs de panneaux. Et nous avons fait le montage ensemble. Je serais bien restée plus longtemps... Ce genre de rencontres vous enrichit dans le simple fait de transmettre.

1/ Destrier de perles dans les vitrines Hermès, dans Sloane Street, à Londres (2014). Bethan Laura Wood travaille actuellement sur un projet entre la marque Petit h et les étudiants de l'École cantonale d'art de Lausanne.
2/ Pour Noël 2015, la designer « glamourisait » de guirlandes de bijoux l'espace du restaurant-galerie Sketch, dans Mayfair, à Londres.



VOUS AVEZ DESSINÉ PAR DEUX FOIS DES VITRINES POUR HERMÈS AU ROYAUME-UNI. À QUAND LE FOULARD ?

Ce serait très bien si on me le demandait. Avec Hermès et les étudiants en master en design et industrie du luxe de l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL), nous avons travaillé pour des vitrines Hermès en Suisse et développons aussi un projet de concepts pour Petit h, qui aura un *pop-up store* en Suisse. On innove dans le respect des identités. Le côté faussement enfantin de Petit h repose sur une grande précision. C'est un monde de surprises à base de matériaux uniques.

CELA VOUS SURPREND-IL DE NE DEVOIR JUSTIFIER DE VOTRE LOOK QU'À CE STADE DE L'ENTRETIEN ?

Non, non (*rires*). C'est vrai que dans les interviews, la question revient toujours, au début ou à la fin. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

QUEL EST VOTRE SENTIMENT SUR L'IMPACT QUE VOTRE ALLURE SUSCITE ?

Je suis consciente de ce que ma décision de porter beaucoup de couleurs et autant de superpositions textiles contribue à donner une image de moi plus intéressante ou, disons, différente de celle du designer supposé typique. Mais je suis très à l'aise avec ça. Avant, je n'aimais pas trop l'association entre ce que je portais et ce que je faisais. Au point de travailler avec moins de couleurs. Certains peuvent trouver mes vêtements extravagants, je les vois plutôt comme des expérimentations sur la couleur. Ce n'est que du positif.